

CANNES

2003

⊙ Plus que jamais, le Festival de Cannes est à considérer, cette année, dans l'ensemble de ses sections. Car fort heureusement, la peu stimulante Sélection officielle (page 24) n'éclipse plus Un certain regard (qui émane pourtant de l'officielle, voir page 26), la Semaine de la critique (cependant en perte de vitesse, voir page 34), ou surtout la Quinzaine des réalisateurs (page 28), section *a priori* la plus excitante car la plus débridée. Il faudra tout de même ouvrir l'œil très grand pour ramener de cette foire aux films le meilleur de l'année cinématographique à venir. Rendez-vous en juin pour le résultat des courses.

PHOTO: JACQUES FERRI

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE REGARD
DE BADOY MINCK (QUINZAINE DES RÉALISATEURS).

SÉLECTION OFFICIELLE

SECRETS DE FAMILLES

⊙ Si chaque édition du Festival de Cannes possède sa propre identité, celle de l'année 2003 semble placée sous le signe de la famille, ne comptant principalement que sur les habitués de la Croisette. Cette 56^e mouture s'annonce en effet comme celle du risque minimum (*Fanfan la tulipe* de Gérard Krawczyk en ouverture !), ce qui n'est pas de bon augure. Au désarroi que nous inspire la Compétition, opposons la section Un certain regard, riche de promesses de découvertes.

Cette année, aucune surprise du côté de la Sélection officielle, ou alors de bien mauvaises comme, en premier lieu, l'absence de Bruno Dumont et son pourtant très impressionnant *29 Palms*. Sans doute Dumont, bien que récompensé ici même pour *L'Humanité* (une erreur de casting ?), s'intègre-t-il mal à la famille cannoise...

Ainsi, on retrouve surtout, dans l'édition 2003, des pensionnaires comme Alexandre Sokourov avec *Père et fils*, qui ferait bien de s'installer directement au Palais des festivals aux côtés de Raoul Ruiz, présent cette année avec *Ce jour-là* (sortie le 4 juin). Autre pensionnaire par excellence (tous ses films ont été présentés sur la Croisette !), Lars von Trier prétend à nouveau à la Palme d'or, trois ans après *Dancer in the Dark*, avec l'intrigant *Dogville* (sortie le 21 mai). La particularité de ce premier épisode d'une nouvelle trilogie, cette fois consacrée à l'Amérique ? Outre la présence de Nicole Kidman pour laquelle le cinéaste danois a, à sa demande, écrit le rôle, il s'agit d'un film se déroulant dans une ville sans maisons, l'expérimentateur Lars ayant jugé bon d'enlever tous les décors pour permettre au spectateur de mieux s'intéresser aux personnages. Vaste fumisterie ou coup de génie ? Dans le doute, n'oublions pas que l'auteur des *Idiots* a souvent suscité le scepticisme avant l'enthousiasme, sauf peut-être, pour nous, dans le cas de *Dancer in the Dark*, justement.

Les revenants sont aussi de la partie avec en premier lieu, pour *Il Cuore Altrove*, l'Italien Pupi Avati, capable du pire comme du meilleur et déjà présent en compétition avec *Bix* en 1991 et *Magnificat* en 1993. L'Argentin Hector Babenco, auteur du mémorable *Pixote, la loi du plus faible* (1981) qui

fit un séjour sur la Croisette en 1985 avec *Le Baiser de la femme araignée*, présente quant à lui *Carendiru*, d'après les mémoires du médecin officiant dans le redoutable pénitencier qui donne son titre au film. Quant à l'Anglais Peter Greenaway, il nous fatigue d'avance avec *The Moab Story / The Tulse Luper Suitcase - Part One*.

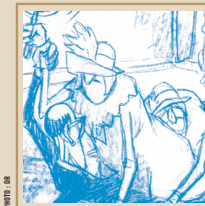
Mais le revenant qui fait son plus spectaculaire retour est bien le Portugais João César Monteiro, qui nous envoie d'outre-tombe un film au titre de circonstance : *Va et vient*. Si l'on excepte *Les Noces de Dieu*, présenté dans la section Un Certain Regard en 1999, João César Monteiro aura donc attendu d'être mort pour connaître les honneurs de la vraie sélection officielle, et encore hors compétition, le festival se montrant plus frileux que l'académie des Césars, qui avait décerné en 1993 le prix du meilleur film à un Cyril Collard pourtant plus mort que mort. Après *Blanche Neige* (2000), où aucun acteur n'apparaît, cinq voix récitant le texte d'une pièce de Robert Walser, *Va et vient* a été tourné l'automne dernier à Lisbonne. Monteiro y incarne Jean Vuuvu, un veuf qui s'entoure de vierges magnifiques et pour qui la scatologie mène à la révélation de la beauté. Macabre ou idyllique ? Nous verrons bien.

CONSANGUINITÉ

La branche française de la famille cannoise se place, elle, sous le signe de la consanguinité puisque seuls Bertrand Bonello avec *Tiresia* et François Ozon avec *Swimming Pool* (voir page 36) apportent un peu de sang presque neuf parmi les Bertrand Blier (*Les Côtelettes*, qui sort en salles le 28 mai), Claude Miller (*La Petite Lili*) et autres André Téchiné (*Les Egarés*).



SEAN PENN DANS *MYSTIC RIVER* DE CLINT EASTWOOD.



LES TRIPLETTES DE BELLEVILLE DE SYLVAIN CHOMET (FRANCE) SÉLECTION OFFICIELLE HORS COMPÉTITION

Star de la bande dessinée, avec notamment sa série *Léon la came*, Sylvain Chomet a réalisé en 1997 *La Vieille*

dame et les pigeons, un film d'animation de vingt-six minutes fort remarqué, qui avait nécessité dix ans de travail. Après s'être expatrié au Canada, Sylvain Chomet n'abdiqua pas et mis en chantier *Les Triplettes de Belleville* qui, précédé d'un buzz extraordinaire, arrive à Cannes en Sélection officielle, mais hors compétition. *Les Triplettes...* (voir vignette du storyboard

ci-contre) est une véritable réussite. L'animation, qui allie toutes les techniques, de la 2D à la 3D, sont dignes des plus grands studios, et le graphisme est tout simplement magnifique. Sortie le 11 juin.

TEDDY ROUDAUT



PHOTO: DR

ELEPHANT
DE GUS VAN SANT (ETATS-UNIS)
SÉLECTION OFFICIELLE EN
COMPÉTITION

Imagine-t-on qu'un cinéaste aussi important que Gus Van Sant n'ait jamais été présent en compétition ? Le festival rattrape aujourd'hui cette bourde, alors même que le

réalisateur a entamé avec *Gerry* (2002) un cycle underground qui se poursuit ici. Inspiré de la tuerie de Littleton, qui avait déjà présidé à la réalisation de *Bowling for Columbine* de Michael Moors, primé l'an passé à Cannes, ce nouveau film a été tourné avec des adolescents non-professionnels et la participation de quelques comédiens comme Timothy

Bottoms, acteur principal de *Johnny s'en va-t-en guerre* de Dalton Trumbo et récemment caricature de l'actuel président américain dans l'éphémère série télévisée *That's My Bush !* Qui a parlé de subversion ?

JULIEN WELTER

Les cousins américains semblent, eux, toujours plus riches, avec un Clint Eastwood dont on espère qu'il retrouve sa grande forme (*Mystic River*) et un Vincent Gallo dont on a hâte de voir s'il confirme son galop d'essai de *Buffalo 66*. Le génie auto-proclamé n'était pas venu à Cannes pour la présentation de *Trouble Every Day* de Claire Denis en 2001, dans lequel il tenait le rôle principal, sous prétexte que son premier film en tant que réalisateur n'avait pas été sélectionné. Il a sans doute, depuis, accepté les excuses du sélectionneur en chef Gilles Jacob puisqu'il nous fera l'honneur de sa présence en tant qu'acteur, réalisateur, producteur et compositeur de *The Brown Bunny*, racontant le chagrin d'amour dévorant d'un pilote de courses de motos. Autre Américain très attendu, Gus Van Sant bénéficie, après son magnifique et toujours inédit *Gerry*, d'une rumeur extrêmement favorable pour *Elephant* (voir encadré ci-contre). Est-il venu, le temps de lui donner la Palme ?

Il n'est pas surprenant qu'une famille aussi nombreuse que celle de Cannes voie ses petits neveux éclore sur toute la planète. De Chine nous vient Lou Ye, remarqué aux festivals de Rotterdam et Paris avec *Suzhou River* en 2000, qui présente aujourd'hui *Purple Butterfly* et, du Japon, Naomi Kawase, vainqueur de la Caméra d'or en 1997 pour *Suzaku*, de retour avec un film intitulé *Shara*. Elle est accompagnée du prolifique et inégal grand frère Kiyoshi Kurosawa, qui propose l'intrigant *Bright Future*. La pourtant jeune Iranienne Samira Makhmalbaf, elle, est déjà une vieille routarde du festival. Avec *A cinq heures de l'après-midi*, elle aborde la question de la vie quotidienne après la chute des talibans en Afghanistan.

C'est hors compétition, chez les amis de la famille, que l'on trouve un véritable éclectisme puisque l'on y croise aussi bien Gilles Marchand, le scénariste de *Harry un ami qui vous veut du bien* de Dominik Moll, avec *Qui a tué Bambi ?* que les frères Wachowski et leur *Matrix Reloaded*, un des secrets de famille les mieux gardés de ce festival qui, pour échapper aux tarés héréditaires, finit toujours par faire le grand écart.

L'Autrichien Michael Haneke a beau être un habitué de la compétition, Patrice Chéreau étant à la fois président du jury et acteur de son film, *Le Temps du loup* se trouve relégué hors compétition. Tant pis pour cette histoire d'une famille fuyant la ville ravagée par une catastrophe et se réfugiant dans sa maison de campagne inopportunistement occupée par d'indésirables individus. Ce postulat très alléchant rappelle nettement le mémorable *Funny Games*, à tel point qu'Isabelle Huppert, pressentie à l'époque pour interpréter la mère de famille martyrisée, retrouve aujourd'hui le cinéaste autrichien, deux ans après *La Pianiste*.

REGARDE LA MER

Un certain regard, la section parallèle de la Sélection officielle, davantage axée sur la notion de découverte, décernait jusqu'alors un prix à son meilleur film. Elle en attribuera

Face à une compétition qui semble camper sur ses positions, c'est donc ailleurs qu'il faudra chercher à être surpris.

désormais deux autres, non décidés par avance, le jury (présidé par Carole Laure) ayant à inventer la nature de chacun d'eux en fonction de la spécificité des films récompensés. Toute la philosophie de cette section, qui a gagné du poids avec la bonne récolte de l'an dernier, est contenue dans cette manière pour le moins étrange de décerner des prix : beaucoup de surprises (avec de nombreux premiers films) et de géographies luxuriantes. Alors, forcément, il est difficile de parler dans le détail d'une sélection audacieuse qui enfle comme des perles des films venus des quatre coins du globe. On remarque bien sûr les retours prometteurs du rétrogradé Marc Recha (*Les Mains vides*), présent en compétition avec *Pau et son frère* en 2001, ou de Murali Nair (*Arimpara*). De retour également, l'Allemagne avec *September* de Max Faerberboeck ou l'Australie avec *Kiss Of Life* de Sue Brook. On aura donc aussi au film-marathon du festival avec les 330 minutes de *La Meilleure jeunesse* de l'Italien Marco Tullio Giordana.

Plus surprenante est la présence d'Arnaud Desplechin, habitué de la Sélection officielle, dans cette section. Il travaillait sur son quatrième long métrage pour le cinéma lorsque les complications au sein de Canal+ ont reporté sine die le projet. Il s'est alors rabattu sur *En jouant "En la compagnie des hommes"*, une fiction télévisée et financée par la bonne mère Arte. Pour le réalisateur, le pari consistait, en adaptant cette pièce du dramaturge britannique Edward Bond qui se concentre sur le récit d'une lutte pour un héritage, à télescoper les milieux anglais de la finance à des références qui associent Shakespeare au polar de série B ! Pour cela, il s'est entouré d'un casting tout aussi improbable (d'Anna Mouglalis à Hippolyte Girardot) et risque fort de présenter l'OVNI du festival.

Découverte en 2001 à la Cinéfondation cannoise, l'Autrichienne Ruth Mader, ex-camarade de classe de Jessica Hausner, a déjà fait ses preuves dans le format court avec *Gfasta* et surtout *Null Defizit*, un pamphlet anti-Haider qui fonctionnait comme un film de propagande à l'envers. Avec *Struggle*, elle conserve cet esprit autrichien propre à Haneke, Hausner ou Seidl, dans la description sans concession des galères d'une immigrée clandestine polonaise qui butine de petits boulots en petit boulots, puis du quotidien d'un VPR solitaire et quelque peu pervers (la partie la plus convaincante du film). Les deux finiront par se rencontrer...

Face à une compétition qui semble camper sur ses positions, c'est donc ailleurs qu'il faudra chercher à être surpris. Comme l'indique le titre du film de Ling Cheng-sheng, *Robinson Crusoe*, on sera, à un certain regard, comme sur une île, dépayés et loin de l'agitation des marches du Palais.

SÉBASTIEN ORS, TEDDY ROUDAUT,
NICOLAS SCHMERKIN ET JULIEN WELTER

FAST FILM
DE VIRGIL WIDRICH (AUTRICHE)
COURT MÉTRAGE EN
COMPÉTITION

Après le succès interplanétaire de *Copy Shop*, Virgil Widrich revient en beauté avec un film à base d'origamis animés, "recouverts" d'extraits de séquences de

bravours du cinéma. Revisitant les codes du film d'action hollywoodien, *Fast Film* utilise les clichés du genre pour travailler sur le concept de héros (qui change de corps à chaque plan, passant ainsi de Humphrey Bogart à Kevin Costner, d'Harrison Ford à Sean Connery) et se rit de la dichotomie Bien / Mal qui caractérise les productions venues d'outre-Atlantique. Une

course-poursuite au casting impressionnant qui revisite de manière ludique l'histoire du cinéma populaire tout en renouvelant l'approche du film d'animation et l'utilisation du *found footage*.

MARTIN GRANICA

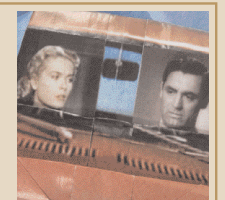


PHOTO: DR

QUINZAINÉ DES RÉALISATEURS

RENCONTRE AVEC FRANÇOIS DA SILVA, DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL

☉ Caissier, directeur de salles, programmateur, animateur... François Da Silva connaît sur le bout des doigts le milieu de l'exploitation, donc le public. Lorsque la Société des Réalistes de Films lui a proposé de mener la fameuse sélection "off" de Cannes, il n'a pas caché son étonnement, avouant venir "de ce qu'il y a de plus impur dans le cinéma : la programmation". Sa nomination verra-t-elle, après les années Macia qui furent placées sous le signe de l'ouverture, le retour de la Quinzaine des réalisateurs vers la spécificité de ses débuts, il y a trente-cinq ans ?

En tant que délégué général, quels sont vos critères de recherche et de choix ?

Je cherche un cinéma qui "gratte", qui explore de nouvelles formes, soit narratives soit visuelles. J'ai très vite remarqué qu'un des problèmes de la sélection concernait la place du court métrage. On fait le tour du monde pour chercher des films, et à certains endroits le système de production est tel qu'on ne peut fabriquer de longs métrages, la cinématographie du pays se trouve alors essentiellement représentée par la forme courte, c'est-à-dire moins de soixante minutes, et je ne voulais surtout pas que le critère de sélection soit la durée. Le milieu du cinéma fonctionne principalement sur une sorte de consanguinité, sur une surface très restreinte où tout le monde boit au même abreuvoir. Il fallait casser cela en essayant de revenir à la source, en allant chercher les films avec une liberté totale. Je décide seul de ce que je garde pour la Quinzaine - c'était ma condition pour pouvoir travailler -, ce qui n'est pas le cas de la Sélection officielle ni de la Semaine de la critique. Donc je peux me permettre toutes les folies, qui peuvent être contestables, avec des films légitimes pour les uns et pas pour les autres.

Il y a donc une grande part de prospection ?

Il y avait environ six cents longs métrages inscrits l'année dernière... J'aurais très bien pu rester au bureau, les attendre et les voir sans bouger. Quand je suis arrivé aux Philippines, on m'a dit qu'aucun représentant de section à Cannes n'était venu depuis vingt-trois ans... Tous les liens étaient rompus, alors que ce pays a produit quatre-vingt-cinq films l'an dernier. Il s'agit aussi et surtout de réinstaller des ramifications. En Israël ou en Corée du Sud, on a énormément prospecté pour trouver les courts métrages, et *Slave Of The Lord* de Hådar Friedrich ou *Sa-Yeon* de Park Jong-woo en valaient vraiment la peine. C'est un boulot pour Sherlock Holmes ! Il faut le faire, et ça nécessite beaucoup d'énergie. A chaque fois, je demande qu'on me montre les longs et les courts, et je picore.

Quelles tendances se dégagent de ce tour du monde ?

Je ne sais pas si ce sont des tendances, les films étaient déjà là, mais personne n'était allé les dénicher. Par exemple, ça faisait trente et un ans qu'on n'avait pas vu de film marocain à Cannes ! Les festivals créent leurs propres modes. Aujourd'hui, ce n'est plus le Japon qui a le vent en poupe, mais la Corée. Or je n'ai pas trouvé de



PAS DE REPOS POUR LES BRAVES DE ALAIN GUIRAUDU.

GOZU DE TAKASHI MIIKE (JAPON)

Le très prolifique Takashi Miike, que l'on n'est plus surpris de voir réaliser une dizaine de films par an, demeure un mystère que sa première sélection cannoise permettra peut-être de partiellement élucider. *Gozu* est en quelque sorte un état intermédiaire entre ses

deux autres films pour l'instant distribués chez nous, dans lesquels il se montrait aussi bien capable de créer une tension insoutenable (*Audition*) que de filmer sans complexe le plus joyeux bordel (*Visitor Q*).

Débutant à la manière d'une classique histoire de yakusa, *Gozu* se poursuit entre surnaturel burlesque et quête existentielle comme si rien n'arrêtait le cinéaste dans sa boulimie de situations improbables, quitte à

abandonner au passage récit et personnages pour mieux les retrouver dans un final qui ne se laisse pas oublier facilement.

Si la Quinzaine des réalisateurs doit se distinguer par la forte personnalité de ces derniers à travers leurs films, Takashi Miike, assurément, y a sa place.

REMY BONNELL



PHOTO IER

long métrage coréen intéressant, par contre j'ai vu de bons films japonais, notamment l'étonnant *Gozu*, de Takashi Miike (voir encadré page 29, *ndlr*), qui se permet absolument tout. Et dire que c'est la première fois que ce réalisateur est invité à Cannes !

Et du côté des territoires inattendus ?

Il y a des spécificités, mais pas de tendance générale. En Allemagne, c'est autour du thème de la frontière que le cinéma semble se régénérer. Ça nous change des films sur les années de plomb ou la mémoire de l'Holocauste... Les pays scandinaves ne sont représentés que par l'étonnant film norvégien *Kitchen Stories* de Bent Hamer. On s'excite pour trouver des films japonais, coréens ou thaïlandais, mais que sait-on du cinéma allemand ou italien, qui ont produit l'année dernière respectivement quatre-vingts et cent films ?

Il y a donc une rupture radicale par rapport aux précédentes équipes dans votre manière de chercher les films ?

On est parti de zéro. Les premières pistes ont été établies avec les ambassades, sur place, mais, en général, les plus fructueuses proviennent du bouche-à-oreille... La plupart des films qui sont à la Quinzaine cette année n'avaient pas de distributeur lorsqu'on les a découverts. Et certains gros distributeurs, qui ont généralement des films à la Quinzaine, en sont totalement absents cette année, et se sont un peu excités. Ils essaient la Sélection officielle, puis nous envoient leurs films. Une énorme responsabilité accompagne ce poste car, en général, on choisit un film contre un autre. On a donc essayé de faire autrement, en prouvant qu'il y avait un autre espace pour trouver des films. Il paraît qu'il n'y a plus de place pour les films français, mais il pourrait y en avoir quinze, s'ils étaient tous passionnants ! Cette année on trouve les nouveaux films de Siegfried, Henri-François Imbert, Alain Guiraudie et Mathieu Amalric, mais aussi *Les Lionceaux*, un premier film admirable de Claire Doyon, ou *Le Monde vivant* de Eugène Green... Le coup de projecteur est tellement fort sur Cannes qu'on est dans la situation de pouvoir créer nous-mêmes un marché. A Cannes, on peut révéler un film, un auteur, et même changer l'image d'un pays : quelle serait notre perception de l'Iran aujourd'hui sans Mahmalbaf ou Kiarostami ?

Quelle est la raison de la sélection de *La Chose publique* de Mathieu Amalric, un auteur qui n'est plus aujourd'hui à révéler ?

C'est un film réalisé pour la collection "Masculin / Féminin" sur Arte, mais je pense qu'il a sa place au cinéma. Le fait d'être sélectionné lui donne une chance d'être vu dans de vraies conditions. Après *Mange ta soupe* et *Le Stade de Wimbledon*, ce qu'a fait Amalric est encore différent. C'est un de ces réalisateurs qui "gratte" et que je suis depuis un moment, mais je m'intéresse d'abord au

Je cherche un cinéma qui "gratte", qui explore de nouvelles formes, soit narratives soit visuelles.

film. Grâce à la Quinzaine, il aura une vraie exposition et sortira en salles. Parfois, une sélection fait que certains films ont pu être terminés l'occasion, et repérés par des vendeurs... Mais je ne suis le sauveur de personne, c'est un concours de circonstances. Avec cette sélection, on montre aux distributeurs, qui pensent toujours que tout a été vendu, qu'il reste encore des films à découvrir. Quand je leur disais que j'allais trouver de nouveaux films, ils me riaient au nez !

Quels rapports entretenez-vous avec la Sélection officielle ?

Je n'ai pas cherché à avoir des films en concurrence avec elle. Cette année, la question ne s'est véritablement posée que pour *Elephant* de Gus Van Sant, que je trouve exceptionnel. Je savais que Thierry Frémaux allait finalement le prendre, mais ce n'est absolument pas négatif pour moi. La plus belle vitrine pour un film, c'est la Sélection officielle, la compétition. Je rencontre régulièrement les responsables de la Semaine de la critique et de la Sélection officielle, et on discute, on s'échange des infos sans arrière-pensée. La compétition avec "l'Officielle" n'existe que si on l'installe, comme c'était le cas avant mon arrivée.

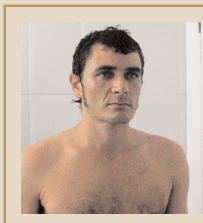
Qu'en est-il du côté "people" qui avait été développé ces dernières années ?

Ce côté "cannois" existe de toute façon, par la force des choses ! Je ne m'en occupe pas. Seuls les films comptent, pour le reste, il n'y a pas de calcul. Le premier film afghan, *Oussama* de Sedigh Barmak, si on travaille bien, si on sait l'expliquer, on peut faire venir du monde... Si la rumeur est bonne, les gens se déplacent.

Vous n'enlèveriez pas un film français pour placer le premier film afghan ?

Non, ni un film américain, d'ailleurs. C'est vraiment une histoire de qualité, en n'oubliant jamais la place du spectateur : chercher ce qui va l'épater... J'essaie toujours de conserver cette part de spectateur qui fait que ce film ne parle qu'à vous. A valeur égale, je pourrais éventuellement avoir une préférence pour le film afghan, mais il n'y a aucun compromis. Vingt pays sont représentés, mais rien ne m'obligeait au départ à couvrir un maximum de territoires. J'ai une liberté totale vis à vis de la SRF (*Société des Réalisateurs de Films, dont la Quinzaine est l'émanation, ndlr*). Par rapport à l'an dernier, on veut aussi créer un espace de convivialité plus vaste destiné aux courts, un lieu pour les conférences de presse qui favorise davantage les rencontres avec le public, et à 18 heures le bar des réalisateurs où l'on espère que tout le monde sera au rendez-vous, les réalisateurs cannois petits ou grands.

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN ORS ET NICOLAS SCHMERKIN



**LES HEURES DU JOUR
LAS HORAS DEL DIA
DE JAIME ROSALES
(ESPAGNE)**

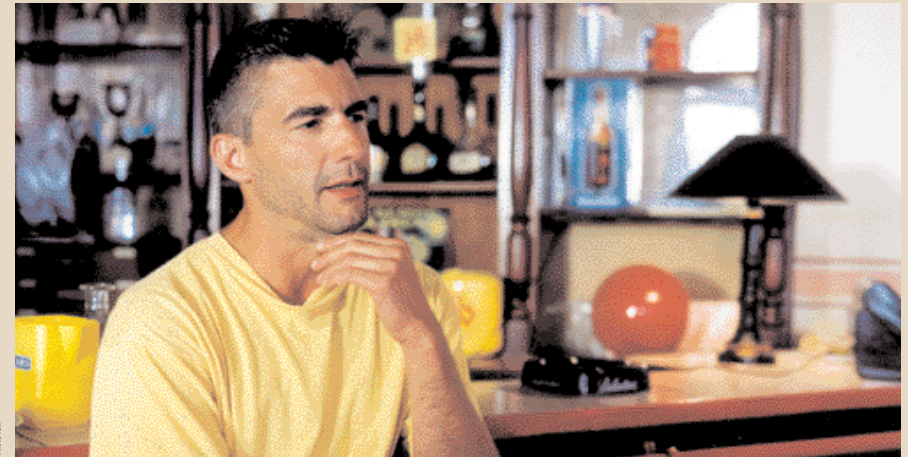
Premier long métrage admirable de maîtrise, *Les Heures du jour* repose sur peu de choses. On y suit le quotidien d'un vendeur de fringues, filmé de manière très naturaliste : ses échanges banals avec sa mère ou son

employée, ses discussions de comptoirs avec son pote, ses engueulades vaines avec sa copine. Dès le départ, le spectateur se voit confié la place du voyeur : les cadres de Jaime Rosales, souvent fixes et longs, laissent apparaître l'embrasement d'une porte ou d'une fenêtre et sont toujours imprimés d'un très léger mouvement, presque insensible, comme une respiration. La nôtre. Celle qu'on retient lorsque le quotidien dérape brutalement, en

forme d'hommage au crime gratuit de *Tu ne tueras point*. Mais, à la différence de Kieslowski, Rosales n'en fait pas le point central de son récit, ni un réquisitoire contre la peine de mort. Le meurtre effectuée, la routine reprend, laissant la voie ouverte à notre imagination. Et à partir de là, tout peut arriver, ou pas.

MARTIN GRANICA

PHOTO DR



ALAIN GUIRAUDIE.

PAS DE REPOS POUR LES BRAVES RENCONTRE AVEC ALAIN GUIRAUDIE

⊕ Le talentueux réalisateur de *Ce vieux rêve qui bouge* (2001) vient de réaliser un premier long métrage très attendu, partant favori dans la course à la Caméra d'or qui récompense un premier film cannois toutes sections confondues. Quelques questions à Alain Guiraudie, avant de le retrouver à la fin de l'année pour la sortie de son film.

Pas de repos pour les braves s'intitulait à l'origine *Rabalaire*. Que signifiait ce titre et pourquoi en avez-vous changé ?

Le titre a changé parce qu'il n'évoquait pas grand-chose aux gens. *Pas de repos pour les braves* est un titre qui me plaît beaucoup, même si on peut le voir comme une concession au marché.

"Rabalaire" est un terme occitan qui désigne une personne qui n'est jamais chez elle, toujours au café, chez les voisins. Un glando, en somme... Le film raconte l'histoire de trois de ces glands : Basile, qui à vingt-cinq ans en finit avec l'adolescence dans une violente crise existentielle et tue tout son village, Igor, qui est vraiment un glandu de chez glandu, et Johnny Got, un genre de journaliste-détective privé qui part à la recherche de Basile.

Ces personnages semblent évoquer davantage *Du soleil pour les gueux* (2000) que *Ce vieux rêve qui bouge*...

En fait, ça part comme *Ce vieux rêve qui bouge*, et la suite est un peu de l'ordre de *Du soleil pour les gueux*. Même si le film tient du bon vieux polar, du cinéma de genre, il reste quand même très ancré

dans une réalité actuelle. La connotation politique de *Ce vieux rêve qui bouge* était très nette dans les dialogues. Ici, elle est ailleurs, sous-jacente : comment, en partant d'une situation très locale, sur un rayon de cinq kilomètres à peine, peut-on évoquer les grandes questions existentielles et mondiales ? Je préfère faire les choses où j'ai envie de les faire, je tourne donc chez moi. Mais j'ai mis un point d'honneur à recomposer le Sud-Ouest à l'échelle du monde. Les villes s'y appellent Glasgow, Bogotà ou Buenos Aires.

Plusieurs courts métrages, deux moyens métrages, et maintenant un long... Votre façon de travailler change-t-elle selon les formats ?

La différence, techniquement et économiquement, est énorme, même par rapport au moyen métrage. Avant j'avais la notion du prix d'une journée de tournage. Sur ce film-ci, j'ai surveillé tout ça de loin, avec la sensation d'avoir moins tenu le projet de A à Z et beaucoup plus collaboré avec les gens. Et heureusement, parce que tourner sur

deux ou huit semaines, ce n'est pas du tout la même chose que sur cinq jours.

Je crois que je préférerais avant, c'était plus une aventure de faire un film, même si on ne payait personne, si c'était la galère. Mais, en termes de travail, de progression, j'ai quand même l'impression d'avoir beaucoup évolué avec *Pas de repos pour les braves*.

***Ce vieux rêve qui bouge* était également présenté à la Quinzaine des réalisateurs en 2002. Cette année, qu'espérez-vous de Cannes ?**

Pas grand-chose, j'ai surtout hâte de montrer le film, parce qu'un long métrage ça prend beaucoup de temps, et il est donc difficile d'avoir du recul sur ce qu'on fait. J'ai envie de le montrer à d'autres gens que mes collaborateurs. Et puis, être présent à Cannes reste très important pour un réalisateur, comme pour la production et la distribution. Je ne fais pas des films pour les laisser dans un tiroir.

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN ORS



DO YOU HAVE THE SHINE ? DE JOHAN THURFJELL.



JOAN OF ARC ON THE NIGHT BUS DE KORNEL MUNDRUCÓ.

LA QUINZAINE COTÉ COURTS

☉ La nouvelle équipe de la Quinzaine des réalisateurs ayant décidé de redonner au court métrage une place de choix au sein de sa sélection, découvrons-en la tendance à partir de quelques échantillons que nous avons pu voir à temps...

Répartis sur quatre programmes, les films courts de la Quinzaine comprennent des œuvres insolites et aventureuses se situant sous la barre des soixante minutes fatidiques (rappelons que la Sélection officielle n'accepte pas dans sa compétition de courts métrages les films dépassant les quinze minutes). La section "En avant !" créée par Marie-Pierre Macia pour "faire le pont entre le cinéma et l'art" a disparu, et il est donc tout naturel de retrouver cette année des films expérimentaux logés à la même enseigne que les fictions classiques.

LONGS COURTS AUTOUR DU MONDE

Avec le film d'animation *Nasu* (par Kitaro Kodasha, assistant de Miyazaki) ou l'Israélien *Slave Of The Lord*, les moyens métrages sont toujours aussi présents (rappelons que *Ce vieux rêve qui bouge* ou *La Brèche de Roland* avaient en leur temps été présentés dans cette section), ce qui fait de *Au commencement était le regard*, de l'Austro-Luxembourgeoise Bady Minck, avec ses quarante-cinq minutes foisonnantes de recherches avant-gardistes, la figure de proue de cette section. Six ans de tournage (avec des interruptions) ont été nécessaires à la réalisation de cet OVNI essentiellement composé de centaines de cartes postales. Un poète déambule dans son bureau aux étagères remplies de livres, puis se voit projeté dans un voyage au cœur des clichés autrichiens via des cartes postales représentant le mont Erzberg et la typique ville de Salzburg. A la fois onirique,

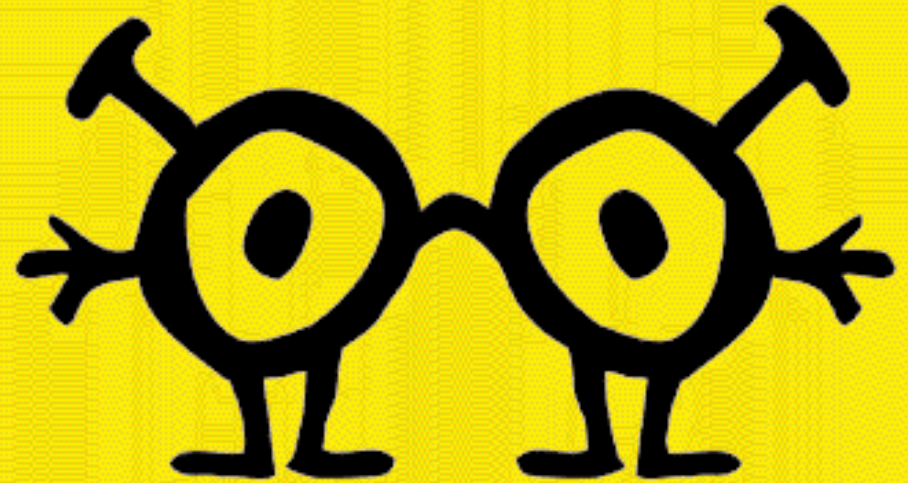
politique, philosophique et culinaire, ce combat entre le verbe et l'image se soldera par l'échec du poète, emporté par le vent. Techniquement parfait (le travail plastique et sonore est époustouffant), le propos, quelque peu obscur et se basant sur des jeux de mots parfois réservés aux germanophones, risque de déconter un spectateur, mais la densité du film et son montage hypnotique font qu'on ne s'ennuie pas une seconde.

QUESTIONS DE GENRES

Le travail sur le genre et l'hommage cinématique sont également mis en avant, notamment à travers deux films surprenants. *Joan Of Arc On The Night Bus*, du Hongrois Kornél Mundruczó (qui a déjà signé un long métrage, *Pleasant Days*, Léopard d'argent à Locarno l'an passé), propose de revisiter la comédie musicale en filmant à l'épave un opéra spécialement écrit pour le film, mettant en scène le passage de la vie à la mort d'une Jeanne d'Arc moderne. *Do You Have The Shine ?* de Johan Thurfjell, de son côté, tente le coup du faux film interactif en offrant au spectateur de se mettre à la place du petit Danny parcourant en tricycle les couloirs du kubrickien hôtel Overlook, reconstitués pour l'occasion en images de synthèses. Frissons garantis. Une Quinzaine qui promet des films qui "grattent" et qui le prouvent, en longs comme en courts.

MARTIN GRANICA

le forumdesimages



un cinéma pas comme les autres

les cycles toute l'année, au moins quatre films différents par jour, regroupés en thématiques.

les projections-débats sur les sujets qui agitent nos sociétés, en présence de personnalités : acteurs, réalisateurs, musiciens, sociologues, historiens, écrivains.

les rendez-vous du jeune public le mercredi et le samedi, un film, un débat, un goûter. Et aussi des ateliers d'initiation au cinéma, de la maternelle au lycée.

tout Paris en films avec la collection de 6700 films sur la capitale, à visionner sur écran individuel en accès libre.

les festivals les Rencontres internationales de cinéma à Paris (juillet), Nouvelles images du Japon (décembre), Cinéma au clair de lune (août), L'Étrange Festival (septembre), le Festival gay et lesbien (décembre) et la reprise de festivals prestigieux comme la Quinzaine des Réalisateurs (mai), Clermont-Ferrand (hiver), le Fips (janvier)...

pour en savoir plus sur nos programmes et manifestations

01 44 76 62 00 / contact@forumdesimages.net

www.forumdesimages.net

Éditeur (journalier) 5,50 € / tarif réduit 4,50 €

Carte postale 20 bribs 35 € / Abonnement annuel 105 € (tarif réduit 60 €)



ELLE EST DES NÔTRES DE SIEGRID ALNOY.

SEMAINE DE LA CRITIQUE POINT CRITIQUE ?

⊙ La Semaine de la critique, dernière roue du rutilant carrosse cannois, nous réserve chaque année, en général, au moins une bonne surprise. Espérons que cette édition tienne également cette promesse.

La sélection compétitive de la Semaine de la critique ne présente "que" sept courts et sept longs métrages (normal, ça ne dure qu'une semaine). Ce qui réduit considérablement le droit à l'erreur en termes de programmation, et ce parmi l'offre restante, puisque certains films sont présentés en parallèle à la Quinzaine et à "l'Officielle", un "oui" d'une des deux autres sections revenant logiquement à un "adieu" ici.

D'après les ragots, la Semaine se plaindrait cette année de ne pas avoir son *Respiro*, le "coup" qui l'avait sauvée du vide l'an dernier, comme *Amours chiennes* ou *Seul contre tous* au cours des années précédentes. La manifestation semble donc faire preuve depuis quelques années d'une régulière perte de vitesse, qui reste hypothétique

concernant cette 42^e édition, puisque nous n'avons pu voir tous les films retenus. Cependant, au moins deux d'entre eux valent le détour, à commencer par le "frenchy" de la sélection, *Elle est des nôtres* de Siegrid Alnoy.

ELLE EST DES LEURS

Du court au long métrage, on déplore souvent un affaiblissement des personnalités, une standardisation de l'expression. Siegrid Alnoy a tenu bon : *Elle est des nôtres* est un film fascinant et maîtrisé, malgré une baisse (ou plutôt un excès) d'intensité narrative dans son ultime partie. La radiographie de l'existence terne d'une jeune femme, qui ne pourra se libérer qu'en puisant l'énergie d'une autre, s'appuie sur une mise en scène sobre et une belle

science du cadre. Et Sasha Andès, dans le rôle principal, livre une belle prestation dépourvue.

A part *Depuis qu'Otar est parti* de Julie Bertucelli, qui partage la nationalité belge, les autres français seront à chercher dans le format court, notamment en compétition avec *Derrière les fogots* de Ron Dyens, qui nous avait bien enflammés avec sa potache *Flamme*, et surtout *La Petite fille*, de Licia Eminentini qui, si elle fait au moins aussi bien que son premier court, *Intimista*, devrait être en bonne place pour rafler les honneurs de la section.

En séance spéciale, la collection initiée par Canal+ sur le thème du bonheur présentera également son lot de courts hexagonaux, desquels se détachent *Debout les frieux de la Terre* de Christophe Le Borgne, avec son univers d'anticipation convaincant, et *House Hunting*, de Christophe Rodriguez, où la perversion est élevée au rang de hobby.

DES OASIS DANS LE DÉSERT

Pour ce qui concerne le reste du monde, il est presque certain que le film-phare de cette Semaine de la critique prendra les traits de la "révélation Fipresci", en séance spéciale tout comme *Dog Days* l'année dernière. Il s'agit en l'occurrence du très beau *Oasis* de Lee Chang-dong, qui avait déjà marqué les esprits avec *Peppermint Candy* (2000). Le réalisateur sud-coréen nous convie cette fois à suivre un jeune homme sorti de prison, qui accumule les gaffes les plus désopilantes et pourrait se présenter comme le vilain canard d'une Corée du Sud moderne, celui dont les facéties anarchiques mettent à jour les mesquineries de la nouvelle société capitaliste. Si Lee Chang-dong ne se prive pas d'accréditer cette thèse, il abandonne vite toute idée de moralisme au profit d'une histoire d'amour remuante et décomplexée, relançant constamment son film par des trouvailles facétieuses et irrésistibles.

Un autre film hors compétition qu'il faudra sans doute suivre de près est le documentaire au sujet prometteur de

Elle est des nôtres de Siegrid Alnoy est un film fascinant et maîtrisé, malgré une baisse d'intensité narrative dans son ultime partie.

Rodrigo Vasquez, *Condor : les axes du mal*. Ce volatile avait en effet donné son nom à une vaste opération meurtrière impliquant les diverses dictatures latino-américaines en lutte contre la "subversion" au tournant des années 70 et 80, un réseau soutenu notamment par la CIA et Interpol.

Parmi les œuvres en compétition, signalons l'Iranien *Deux Fereshteh*, premier long métrage de Mamad Haghghat qui, s'il met à profit ses connaissances du cinéma en général et de celui d'Iran en particulier, devrait s'en sortir honorablement.

Pour le reste, à ne pas rater dans la compilation des courts récompensés tout au long de l'année par Jameson (le whisky, pas la hardeuse) : *In Utero*, du prolifique et non moins talentueux Ila Beka, ou encore *Best Man* de Becky Brazil, qui réussit à nous plonger dans les affres de l'enfance sans jamais tomber dans les clichés d'usage.

Pour finir ce tour non exhaustif, signalons que le spectateur cannois aura l'occasion de découvrir ou de revoir *Camarades*, réalisé en 1970 par Marin Karmitz (le M et le K de MK2), qui endosse en effet cette année le rôle de parrain de la Semaine de la critique et celui de distributeur du film de clôture de la Sélection officielle. La boucle est bouclée, le festival peut commencer.

MARTIN GRANICA ET JULIEN WELTER

